

VIE ICONOLOGIQUE DE
S. JEAN DE LA CROIX

79963

P. Théodore de S. Joseph, C. D.

DONO EREDI DI
NICOLA E NICOLETTA GATTINI

**Vie Iconologique de
S. Jean de la Croix**

Docteur mystique

GATTINI
R
306



DE LICENTIA SUPERIORUM ORDINIS

NIHIL OBSTAT
Brugis, 2^a Januarii 1926
H. LAMIROY.

IMPRIMATUR
Brugis, 7^a Januarii 1926
A. VANDEN BERGHE
Vic. Gen.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Au Lecteur

Le 27 décembre 1926 marquera le deuxième centenaire de la canonisation de saint Jean de la Croix.

Le chapitre général des Carmes déchaussés, célébré à Rome, au mois de mai 1925, a émis le vœu que le centenaire soit fêté avec le plus de pompe et le plus d'éclat possible, afin de mettre en pleine lumière la grande et belle figure du glorieux Coadjuteur de sainte Thérèse, Père bien-aimé du Carmel.

Parmi les différents genres de publications propres à mieux faire connaître les saints, il nous semble que c'est surtout l'iconographie qui excelle à traduire d'une façon frappante les pensées dominantes de leur vie. Nous croyons, avec tous les éducateurs modernes, que l'image est un puissant facteur d'enseignement. C'est pourquoi, dans l'espoir de donner au culte de saint Jean de la Croix le plus d'accroissement possible, nous avons voulu rééditer sa vie en images, publiée à Venise en 1748, par le Père Marc de Saint-François, dans l'édition italienne des œuvres complètes. Nous avons encadré les gravures, dues au ciseau de François Zucchi, dans une biographie du Saint aussi complète que nous l'a permis l'espace dont nous disposions et le genre de travail que nous

avons entrepris. C'est surtout sur les vies écrites par les Pères Jérôme de Saint-Joseph, Joseph de Jésus-Marie et Dosithée de Saint-Alexis que nous nous sommes basés. Nous avons également profité des données historiques que Monsieur Jean Baruzi a réussi à mettre au jour dans son travail " Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique ". Le texte que nous avons publié en regard des gravures est sans doute court ; nous croyons cependant qu'il fera suffisamment connaître notre Père à ceux qui n'ont pas le temps de parcourir de grands volumes, d'autant plus que les gravures contribueront à faire revivre le Saint sous leurs yeux.

Nous osons espérer que notre modeste travail réjouira la piété des enfants et des amis du Carmel, et entretiendra l'ardeur de leur dévotion pendant ce deuxième centenaire que nous venons d'inaugurer.

Courtrai, jour de l'Epiphanie 1926.

P. Théodore de Saint Joseph, C. D.

avons entrepris. C'est surtout sur les vies écrites par les Pères Jérôme de Saint-Joseph, Joseph de Jésus-Marie et Dosithée de Saint-Alexis que nous nous sommes basés. Nous avons également profité des données historiques que Monsieur Jean Baruzi a réussi à mettre au jour dans son travail " Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique „. Le texte que nous avons publié en regard des gravures est sans doute court ; nous croyons cependant qu'il fera suffisamment connaître notre Père à ceux qui n'ont pas le temps de parcourir de grands volumes, d'autant plus que les gravures contribueront à faire revivre le Saint sous leurs yeux.

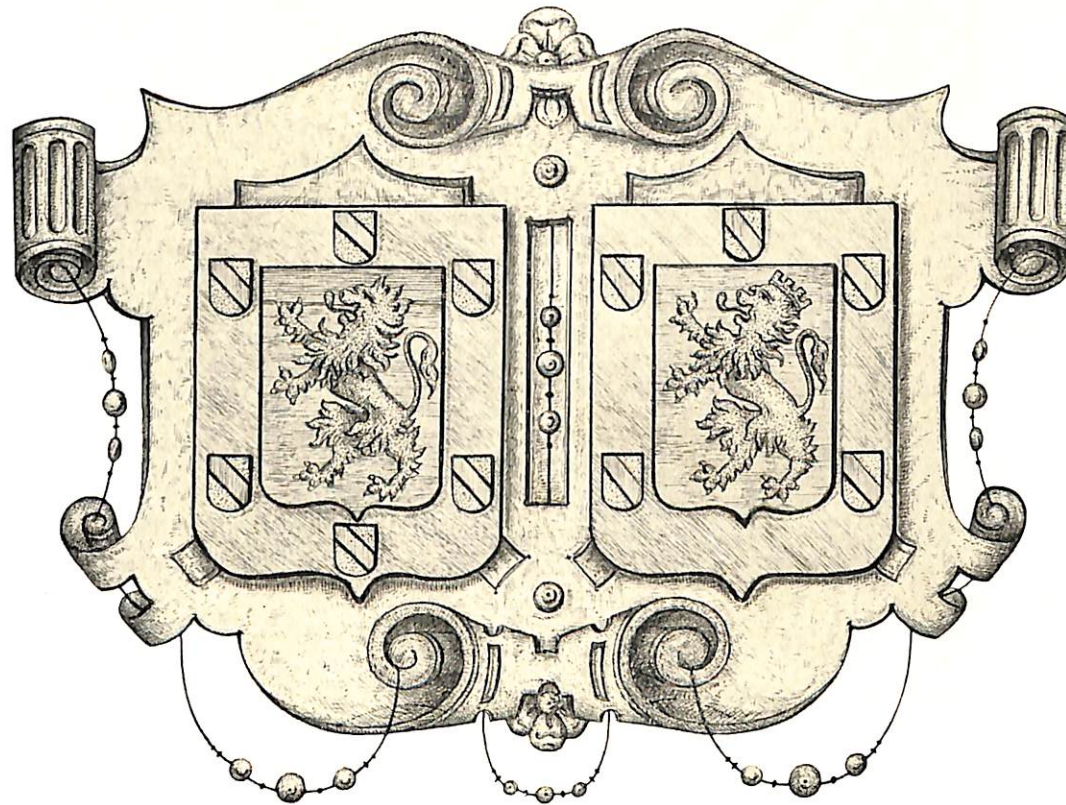
Nous osons espérer que notre modeste travail réjouira la piété des enfants et des amis du Carmel, et entretiendra l'ardeur de leur dévotion pendant ce deuxième centenaire que nous venons d'inaugurer.

Courtrai, jour de l'Epiphanie 1926.

P. Théodore de Saint Joseph, C. D.

ARMOIRIES DE SAINT JEAN DE LA CROIX

I



FAMILLE YEPES

VILLE D'YEPES



SAINT JEAN DE LA CROIX



N ne peut tenir que pour très exact ce que dit de la stature et du visage de saint Jean de la Croix, son historien contemporain, le Père Jérôme de Saint-Joseph, qui doit avoir vu le Saint et nous a laissé une relation minutieuse des détails de son extérieur. Mais de portrait peint ou dessiné, parfaitement ressemblant, qui soit l'œuvre d'un artiste, il n'en existe pas. Il faut donc se résigner à ne trouver que des types plus ou moins heureux et se contenter de la description qu'en fit le Père Jérôme, carme déchaussé, en 1618, vingt-sept ans seulement après la mort du Saint : « Notre bienheureux Père était d'une taille entre la moyenne et la petite, bien pris et parfaitement proportionné dans sa personne, quoique affaibli par la rigueur et les excès de la pénitence. Il avait le teint légèrement basané, la figure amaigrie, le visage moins allongé qu'arrondi, la tête chauve, la physionomie vénérable. Son front était haut et large, ses yeux noirs, son regard plein de douceur, ses sourcils nettement dessinés et bien arqués, son nez presque aquilin ; sa bouche, ses lèvres et tous ses traits dans une harmonie parfaite. Son aspect respirait la gravité, son abord était facile ; il portait sur sa personne une si parfaite modestie, que sa seule présence en imposait à ceux qui le voyaient, et sur son visage se reflétait je ne sais quelle majesté céleste, qui

lui conciliait à la fois la vénération et l'amour de tous (1) ». Tel est le portrait au physique que nous a livré le Père Jérôme de Saint-Joseph (II).

Laissons maintenant sainte Thérèse nous donner la physionomie morale de saint Jean de la Croix. Vers la fin de décembre elle écrivait d'Avila à la Mère Anne de Jésus, prieure du couvent de Véas : « J'ai trouvé charmant, ma fille, que vous vinssiez vous plaindre avec si peu de motifs, quand vous avez là mon Père Jean de la Croix, qui est un homme céleste et divin. Je vous assure, ma fille, que depuis qu'il est allé là, je n'ai pas trouvé dans toute la Castille un autre directeur aussi parfait que lui, et qui communique tant de ferveur pour marcher dans le chemin du ciel. Vous ne sauriez croire dans quelle solitude me laisse son absence. Sachez, vous et vos filles, que vous avez un grand trésor dans ce Saint (2) ». Elle avait coutume de dire encore que le Père Jean de la Croix était une des âmes les plus pures et les plus saintes qui fussent dans l'église de Dieu, et que Notre-Seigneur lui avait donné d'immenses trésors de lumière et de sagesse céleste.

Notre Mère la Sainte Eglise dit dans l'Office du Saint qu'il a écrit des livres de théologie mystique qui, au jugement de tous, sont vraiment admirables.

(1) *Vie et Œuvres de S. Jean de la Croix*, 1^{er} vol. Trad. des Carmélites de Paris, p. 265, 1910.

(2) *Lettre CCLI*, Tom. II, 1905. Trad. du R. P. Grégoire de Saint-Joseph.



L'ESPAGNE, cette mère si féconde en héros de la sainteté, fut la patrie de saint Jean de la Croix. Celui-ci vint au monde en 1542, à Fontiveros, dans la Vieille-Castille, au diocèse d'Avila. Il eut deux frères aînés (1) : Louis, qui s'éteignit jeune encore ; et François, qui mourut à un âge très avancé, avec la réputation d'un saint.

Leur père, Gonzalve Yépès, exerçait le modeste métier de tisserand. Jean de la Croix naquit donc pauvre. Mais quelle fut cette pauvreté ? Gonzalve Yépès était un rejeton de la noble race et de la ville de ce nom. Il comptait parmi ses parents trois chanoines de la cathédrale de Tolède — Pierre Robles Yépès, Sébastien de Soto Yépès et François Fernandez de Yépès — Alphonse Martinez de Yépès, premier chapelain de la chapelle Mozarabe, faisait également partie de sa famille, et l'Inquisiteur de Tolède Yépès était un parent plus proche encore (2).

Le père de Gonzalve étant mort à Yépès sa patrie, un oncle occupa son neveu à l'administration de ses biens. Ce genre de vie obligeait parfois le jeune homme à aller à Medina del Campo ; pour s'y rendre il pas-

sait par Fontiveros et avait coutume de descendre chez une honnête veuve, qui vivait en société d'une vertueuse orpheline nommée Cathérine Alvarez. Après avoir vu cette jeune personne, Gonzalve de Yépès sut apprécier sa vertu, sa modestie et sa retenue. Il demanda sa main et l'épousa dans la même ville. En apprenant que la résolution de Gonzalve était devenue un fait accompli, ses parents furent blessés au vif ; et humiliés de ce que, sans leur consentement, il avait contracté une pareille mésalliance, tous l'abandonnèrent. Rejeté des siens, le malheureux jeune homme se voyant sans occupation, dut s'appliquer au métier que connaissait et exerçait sa femme. C'est ainsi qu'il apprit à tisser de la soie et de la laine, gagnant son pain par l'exercice d'une profession obscure et laborieuse mais honnête (3). Tel fut le drame familial qui inaugure la vie de saint Jean de la Croix et le fit naître à l'humble foyer d'un tisserand, dans une famille déchue de son ancienne splendeur, qui vit dans l'isolement et dans un état avoisinant la pauvreté, mais que transfigure encore l'image d'un passé illustre (III).

L'enfant reçut au baptême le nom de Jean.

(1) *Bibliothèque nationale de Madrid*, ms. 12738, fo 613 r^o. Nous désignerons dorénavant dans nos références la Bibliothèque Nationale de Madrid par l'abréviation B. N. M.

(2) B. N. M., ms. 13460, Liv. I, cap. I.

(3) B. N. M., ms. 19404, fo 177, v^o. — Jérôme de Saint Joseph, *Vie de S. Jean de la Croix*, trad. des carmélites de Paris, 1910, p. 9-11. — Joseph de J.-M., *Vie*, ch. II, trad. Cyprien de la Nativité, 1642.



NAISSANCE



SAUVÉ DE L'EAU UNE PREMIERE FOIS



PRÉVENU des plus abondantes bénédictions du ciel, Jean Yépès manifesta aussitôt un irrésistible attrait pour le bien, un esprit généreux, une volonté énergique et inébranlable. A une modestie angélique il unissait une dévotion très tendre à l'auguste Mère de Dieu. Aussi, dès cette époque, la Vierge Marie commença-t-elle à prodiguer à son enfant des faveurs signalées. Voici un événement qui en est une preuve évidente.

Il avait cinq ans lorsqu'il jouait un jour, avec d'autres enfants de son âge, au bord d'un étang. Ils s'amusaient à lancer des baguettes au fond de l'eau, et à les ressaisir au moment où elles revenaient à la surface. Jean, voulant à son tour saisir la sienne, se pencha ; mais le pied lui manquant, il tomba dans le puits et disparut sous l'eau. A cette vue, les autres enfants épouvantés prirent la fuite. Le petit Jean sentit une puissance invisible le ramener à fleur d'eau et le maintenir à la surface. Il vit l'auguste Reine des cieux étendre la main et demander celle de l'enfant comme pour le retirer de la mare. Mais Jean, dont les petites mains étaient toutes souillées de boue, n'osa pas toucher celles de sa céleste Protectrice. Alors la Vierge, le prenant par-dessous les bras, le soutint sur l'eau pendant un temps assez long, jusqu'à l'arrivée au bord de

l'étang, d'un inconnu. Ce fut probablement le glorieux saint Joseph, puisqu'il portait un sceptre qu'il tendit à l'enfant. Jean le saisit ; et son libérateur, le tirant doucement jusqu'au bord, le déposa sain et sauf sur le rivage et disparut (IV).

Une fois sorti de l'eau, Jean se sentit tout joyeux, sans aucun trouble et sans autre impression que celle du bonheur qu'il avait éprouvé en voyant si douce et si belle l'auguste Reine des Cieux (1).

Dès les premières années la pauvreté imposa à Jean (Yépès) le devoir d'apprendre un métier. S'il ne négligea pas de fréquenter l'école, où il apprit à lire et à écrire, c'est cependant au travail manuel qu'il dut donner, à cette époque de sa vie, la meilleure partie de ses journées : Il allait du labeur technique à l'école et non de l'école aux métiers. Il semble bien que c'est à Fontiveros même qu'il tenta de devenir charpentier, tailleur, sculpteur sur bois et peintre. Son frère aîné énumère les métiers abordés ; mais ajoute qu'en aucun d'eux Jean de la Croix ne se fixa, si ami qu'il fût du travail (2).

(1) Jérôme de Saint-Joseph l. c. p. 10. — Dosithée de Saint-Alexis. *Vie de S. Jean de la Croix*, Livr. I, p. 5, 6, 1872.

(2) B. N. M. ms 12738, fo 613 r^o loc. cit. — Joseph de J.-M. l. c. p. 20.



'EST probablement en ressouvenance de son premier apprentissage dans les arts techniques, que notre Saint dit plus tard : « C'est un malheur lorsque une main grossière s'avise de faire des retouches lourdes et maladroites à un portrait, chef-d'œuvre d'un art de parfaite délicatesse ; cet acte est bien plus grave et regrettable que si le même ignorant barbouillait plusieurs portraits sans valeur artistique (1) ». Et encore : « Je ne blâme en aucune façon ce qu'on fait pour orner... les images... mais il faudrait défendre à des artistes peu expérimentés d'exécuter ces genres d'ouvrages ; parce que leur talent n'est pas propre à inspirer la dévotion (2) ». C'est probablement encore grâce à ce qu'il avait appris durant les lointaines années de son enfance, que dans son âge mûr, il put s'essayer parfois à l'effort plastique. Des témoins de sa vie nous apprennent en effet qu'il employait ça et là ses heures de loisir à sculpter des christs de bois (3) et à travailler des statuettes (4).

Jean était encore enfant lorsqu'il perdit son père. Cathérine Alvarez ne trouvant plus à Fontiveros le moyen de vivre, alla se fixer, avec ses enfants, à Medina del Campo.

Les biographes du Saint rapportent qu'un jour Jean

et son Frère François, tout jeunes encore, revenaient ensemble de la campagne à Medina, en société de leur mère. Avant d'entrer en ville, passant près d'un étang, ils virent tout à coup sortir de l'eau une affroyable bête en forme de monstre marin, qui se précipita sur Jean, la gueule béante, comme pour le dévorer. Mais le saint enfant, sans crainte aucune et sans éprouver la moindre émotion, se borna, pour se défendre, à faire le signe de la croix, et à l'instant même l'affreuse apparition disparut (V), (5).

Si la pauvreté de la famille, toujours croissante depuis la mort du Père, avait forcé la veuve de Gonzalve à quitter Fontiveros, sans doute elle ne s'était pas rendue dans la ville la plus prospère de son pays, sans avoir préparé sa nouvelle vie par l'assurance d'un travail précis. Dès lors tout nous porte à croire que François et Jean y exercèrent les métiers dont ils avaient fait l'apprentissage à Fontiveros. En outre, François nous apprend que son plus jeune frère alla s'instruire au « Collège des enfants de la doctrine », et qu'il y fit en peu de temps des progrès notables (6). Les religieuses aimaient particulièrement le jeune orphelin ; parce qu'elles le trouvaient « très avisé et habile (7) ». François rapporte aussi que Jean fut envoyé ensuite au monastère de la Pénitence.

(1) *Vive Flamme d'Amour*, Ed. Crit., Tom. II, p. 659.

(2) *Montée du Carmel*, Ed. Crit., Tom. I, p. 381.

(3) B. N. M., ms 13482, F. N. 58.

(4) B. N. M., ms 13482, F. N. 24.

(5) *Jérôme de Saint-Joseph* l. c. p. 21.

(6) B. N. M., ms 12738, fo 413 ro.

(7) B. N. M., ms 8568, fo 371 ro.



ATTAQUE DU DEMON



SAUVÉ DE L'EAU UNE SECONDE FOIS



JEAN Yépès attirait à lui tous les yeux et tous les cœurs. Il commandait l'admiration de ceux qui, témoins de sa modestie, de ses paroles et de tout ce qu'il faisait, remarquaient en lui une sagesse et une maturité précoces. La vertu exerce sur les hommes un si grand empire que, pour gagner les cœurs, elle n'a besoin d'aucun autre moyen de séduction que de se présenter elle-même. L'homme vertueux porte en lui-même une recommandation à laquelle on ne résiste pas. C'est ainsi que notre saint enfant fut remarqué par Alphonse Alvarez de Tolède, gentilhomme distingué et vertueux, chargé d'administrer un des hôpitaux de Medina (1). Il semblait à Alphonse que ce jeune adolescent de douze à treize ans, pourrait, dans cette maison, servir les pauvres tout en continuant ses études; et que, plus tard, on pourrait le pourvoir d'une chapellenie et l'ordonner prêtre. Il fit part de ce projet à Cathérine Alvarez, la mère de notre jeune héros. La pieuse veuve se trouvant, en raison de sa pauvreté, dans l'impuissance de subvenir aux dépenses nécessaires pour faire avancer son fils dans les sciences, considérait comme un bonheur pour lui, toute position qui se présenterait. Jean entra donc en qualité d'infirmier à l'hôpital de Medina.

(1) B. N. M., ms. 12738, fo 613 r^o.

Peu de temps après son entrée, il lui arriva un accident aussi imprévu que merveilleux, qui montra de quelle sollicitude l'auguste Vierge Marie entourait la vie de notre Saint.

Dans la cour de l'établissement était un puits très profond et sans margelle, donnant de l'eau en abondance. Jean n'ayant pas été prévenu, y tomba par mégarde. Les habitués de la maison, accourus au bruit de la chute, s'approchèrent, consternés, de l'orifice du puits. Y plongeant leurs regards, ils aperçurent le jeune homme plein de vie, assis sur l'eau. Il répondait avec calme aux paroles qu'on lui adressait et demandait une corde. On s'empressa de la lui jeter, il s'en ceignit le corps, l'étreignit et fut promptement retiré sain et sauf. Les spectateurs étaient émerveillés du fait. Mais lui, avec une admirable simplicité, leur raconta qu'une belle dame l'avait retiré du fond de l'eau et soutenu à la surface. Ce miracle nous prouve, une fois de plus, combien cet ange était cher à l'auguste Vierge Marie (VI), (2).

(2) Jérôme de Saint-Joseph, l. c. p. 25, 26. — Dosithée de Saint-Alexis, l. c. p. 8.



Le saint jeune homme commença de donner des preuves frappantes de sa vertu, dans cet hôpital de Medina del Campo. Il y trouvait d'ailleurs l'occasion continuelle de l'exercer en assistant les malades. Il les servait avec autant d'amour et d'exactitude que si, en chacun d'eux, il lui eût été donné de contempler les souffrances du Christ lui-même. Dans ce ministère il ne se déroba jamais aux veilles quelque fréquentes qu'elles pussent être ; jamais il ne se plaignait ni de son travail, ni de ses fatigues ; sa seule préoccupation, c'était d'alléger les souffrances de ses pauvres malades qu'il soignait et consolait avec un zèle et une tendresse extraordinaires. C'est là qu'il commença de s'enrichir à la mine inépuisable de la charité, tout en trouvant dans la pratique de cette vertu le progrès de toutes les autres. Là encore il apprit à compatir aux souffrances du pauvre, étendu sur un lit de douleur et dont l'unique soulagement dépend de celui qui lui prodigue ses soins.

Il embrassait les timides pour les encourager ; il fortifiait les faibles, il tenait compagnie aux délaissés, il réjouissait par ses entretiens ceux qui étaient en proie à la tristesse, il les secourait tous dans leurs souffrances avec une exactitude et une vigilance irréprochables, sans leur jamais donner lieu de se plaindre de

lui. Jamais il n'exerça la patience d'aucun d'eux par sa négligence ou ses oublis, afin qu'ils pussent la réserver et la dépenser toute entière à supporter les douleurs et les peines de leur maladie (VII), (1).

Les services de Jean Yépès à l'hôpital de Medina furent si appréciés, qu'au dire de son frère on lui donna « licence d'aller entendre les leçons de grammaire au collège de la Compagnie de Jésus ». Il ajoute : « Son précepteur fut le père (Jean) Bonifacio », un jésuite célèbre dans l'histoire de la Compagnie.

Représentons-nous notre jeune homme pendant ces années où il est à la fois infirmier d'un hôpital et élève d'un collège. On serait peut-être tenté de croire qu'au milieu d'une vie si active et toute de bonnes œuvres, ses études fussent nécessairement un peu négligées. Il n'en fut rien. Son frère nous dit qu'on lui laissait quelques instants de liberté durant la matinée et durant l'après-midi, et qu'il mit ce loisir à profit avec tant d'application, qu'en peu de temps il « apprit beaucoup » sous la discipline de la Compagnie de Jésus (3).

(1) Jérôme de Saint-Joseph, l. c. p. 28, 29.

(2) B. N. M., ms. 12738, fo 613, ro.

(3) B. N. M., ms. 8568, fo 371, ro. — ms. 12738, fo 613, ro.



L'INFIRMIER



LE SAINT



Il parfois il n'avait pas trouvé pendant le jour, le temps de s'acquitter de la tâche que lui avaient assignée ses maîtres du collège « on le trouvait étudiant au milieu de la nuit (1) ». Ce trait nous livre le secret des hauteurs où montera un jour saint Jean de la Croix. Ce n'est pas le milieu où il naquit et où il passa sa jeunesse qui favorisa chez lui la culture intellectuelle ; mais c'est à force de tenacité qu'il est parvenu à se former lui-même. Jean Yépès n'assista pas seulement aux leçons de grammaire dans le collège de la Compagnie ; il y suivit aussi les cours d'humanités et de philosophie (2). Ces enseignements philosophiques laissèrent dans l'esprit du jeune homme une empreinte profonde et n'eurent pas peu d'influence sur les savants traités de théologie mystique qu'il écrivit plus tard. Il approfondit avec une ardeur particulière la psychologie, science qui explique la nature, les propriétés, les opérations de l'âme et parvint ainsi à comprendre comment celle-ci élabore ses pensées ici-bas, où elle vit dans la dépendance des formes et des images sensibles : Comment ces images qui nous viennent par les sens servent à en produire d'autres plus nobles et d'une nature toute spirituelle. Comment l'entendement après avoir perçu les choses vaguement, obscurément, arrive à les percevoir d'une façon nette et claire en formant par son

acte même d'intelligence une vive image de la chose qu'elle comprend. Jean s'efforçait de pénétrer ces vérités philosophiques afin de s'initier parfaitement à la science de l'oraison et de la contemplation qu'il aimait avec passion et dont la connaissance dépend, pour une si large part, de l'intelligence de ces données.

L'oraison, il s'y sentait porté par un attrait irrésistible. Déjà le divin Maître avait prévenu son âme de ses célestes impressions. Il en était comblé toutes les fois qu'il se recueillait dans la prière et la méditation, qui est la source de tous ces biens et la porte pour y arriver. La pénitence, il la pratiquait dès l'âge de sept ans ; cependant ce fut surtout dans l'oraison qu'il apprit comment il devait renoncer à sa volonté propre, mortifier ses appétits, se déprendre de toute affection sensible et s'attacher uniquement aux vérités de la foi, dont les saintes obscurités lui découvraient de célestes splendeurs.

C'est avec non moins d'amour qu'il se consacra au service et au culte de la très sainte Vierge. Pénétré de reconnaissance pour les insignes faveurs qu'elle lui avait prodiguées dès sa plus tendre enfance, il voulait acquitter sa dette par la perfection de sa vie. C'est ainsi qu'il croissait d'heure en heure dans la dévotion à Marie ; récitait à genoux son rosaire et son petit office et nourrissait sa piété du souvenir de sa présence (VIII), (3).

(1) B. N. M., ms. 8368, fo 371, ro. — 12738, fo 613, ro.

(2) Cf. B. N. M., ms. 13460, L. I, cap. 2. Cf. *Canonisations* CDXLIII, *Joannes a Cruce*, 4034-4036. *Bibliothèque Nationale de Paris*, Inventaire H., 1034, p. 5.

(3) *Jérôme de Saint-Joseph*, l. c. p. 30-35. — *Dosithee de Saint-Alexis*, l. c. p. 9-12.



LORSQUE Jean Yépès avait parcouru le cycle des études classiques, il comptait vingt-et-un ans. Don Alphonse Alvarez de Tolède désirait le garder auprès de lui et l'attacher définitivement à l'hôpital en qualité de chapelain. Il s'offrait à lui obtenir, après son ordination sacerdotale, un bénéfice qui lui permît de vivre à l'aise avec sa mère dont il serait ainsi la consolation et le soutien. Cathérine souriait à ces projets et timidement exprimait le vœu qu'ils pussent se réaliser ; mais elle ne voulait nullement peser sur la détermination de son fils, ni gêner en rien l'entière liberté de son choix. Jean, de son côté, lorsqu'il consultait son cœur et ses inclinations naturelles, partageait les vues de son protecteur et de sa mère ; mais soucieux avant tout d'obéir à la volonté de Dieu sur lui, et cherchant à la connaître aussi sûrement que possible, il ne se pressait pas de prendre une décision et multipliait ses prières.

Le pieux jeune homme était un jour en oraison avec sa dévotion et sa ferveur accoutumée. Il conjurait le Seigneur, avec d'ardentes instances, de vouloir bien le faire entrer dans l'état de vie qu'Il aurait pour agréable, subordonnant entièrement ses goûts et sa volonté au bon plaisir divin. Le Seigneur entendit cette prière, et, acceptant le sacrifice qu'il Lui offrait, Il consola son

serviteur en lui disant au fond de l'âme : **Tu Me serviras dans une Religion, dont tu aideras à relever la perfection primitive (IX).**

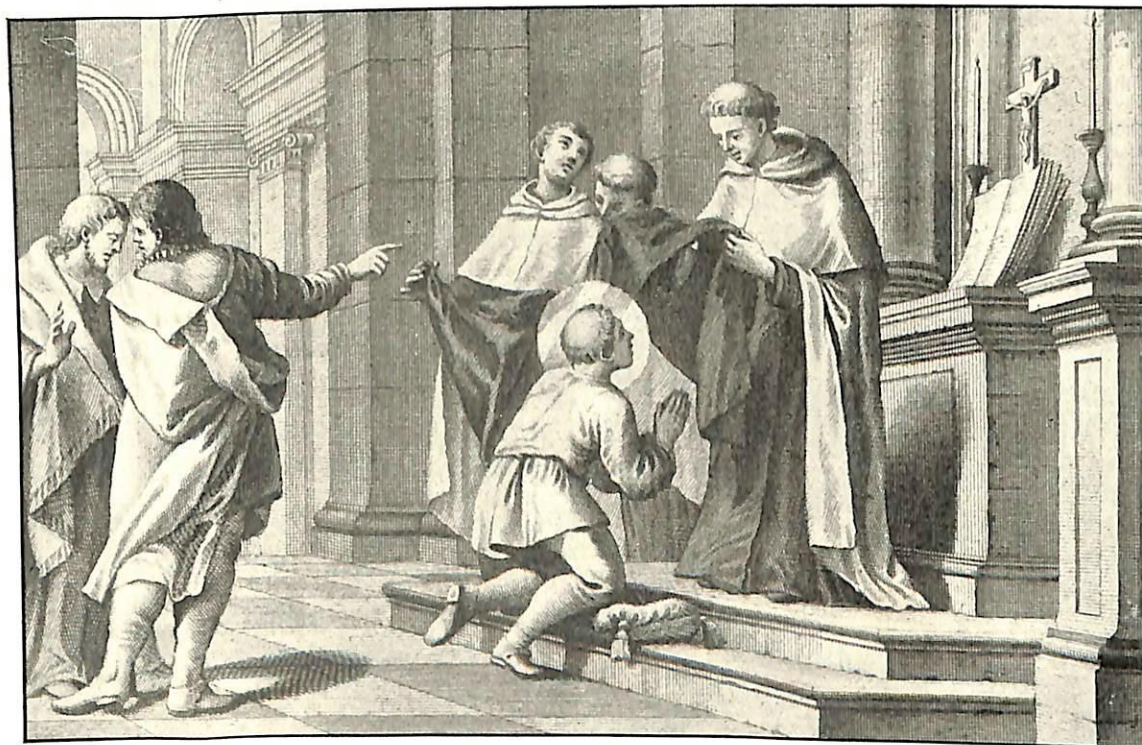
Cette annonce aussi imprévue qu'obscur et mystérieuse, frappa le jeune homme d'une surprise d'autant plus profonde, que, pour le moment, Dieu ne donna pas à son Serviteur une intelligence plus parfaite de cette révélation prophétique. Toutefois, après un avertissement aussi positif, il ne pensa plus qu'à son exécution. Il remercie son protecteur de toutes les bontés qu'il lui avait témoignées jusqu'alors, et refuse les offres avantageuses qu'il lui faisait encore pour le retenir dans le siècle. Mais Dieu, ne lui ayant pas montré dans quelle religion il voulait qu'il Le servît, il redoubla ses prières auprès de sa divine Majesté, lui demandant, avec de nouvelles instances, qu'il Lui plût d'achever au plus tôt ce qu'Il avait eu la bonté de commencer en lui.

Ainsi la voix du Seigneur qui s'est fait entendre à Jean pour lui prescrire l'état religieux, l'a déjà séparé de tous les emplois du monde (1).

(1) Voir Jérôme de Saint-Joseph, l. c. p. 39. — Dosithée de Saint-Alexis, l. c. p. 12-13. — Joseph de J.-M., l. c. p. 23.



L'APPEL A LA VIE RELIGIEUSE



IL REVET LES LIVREES DU CARMEL



PEU de jours s'étaient écoulés depuis que Jean Yépès avait reçu du Seigneur la révélation et l'avertissement dont nous avons parlé, que déjà il en ressentait dans son âme les précieux effets. La lumière d'en haut avait imprimé au fond de son cœur, une affection intime pour la vie religieuse : affection qui faisait naître en lui une résolution inébranlable de quitter le monde et de se retirer dans un cloître. Toutefois il ne savait sur quelle société religieuse fixer son choix et il ne cessait d'implorer à ce sujet la grâce du ciel. Dieu daigna l'exaucer en faisant briller aux yeux du Saint, peu de jours après, la lumière qu'il désirait.

Les Carmes de l'Observance venaient de fonder à Medina del Campo leur couvent de Sainte-Anne. Visitant un jour cette maison, et voyant l'habit de Notre-Dame du Carmel, Jean sentit dans son âme une nouvelle et profonde impression de cet esprit prophétique, dont Dieu s'était servi pour le décider à se faire religieux. Il lui sembla que cette religion était en réalité celle que Dieu lui avait montrée dans sa révélation précédente ; car il éprouvait en ce moment une satisfaction, une consolation et une joie intérieure si spéciales, il constatait une harmonie si parfaite entre ses plus intimes aspirations et cette société religieuse, qu'il

crut voir le doigt de Dieu lui désignant le milieu où devrait se dérouler sa vie. Ce qui augmentait ce pieux attrait c'est la pensée que l'Ordre du Carmel avait pour Mère et pour Patronne la Reine des Cieux, qu'il avait lui-même choisie pour Protectrice dès ses plus jeunes années et qui l'avait comblé de si singulières faveurs. Pressé donc par tous ces motifs, il résolut de demander une place au Carmel de Medina del Campo.

Jean fit part de ces projets aux religieux qui furent transportés de joie à la pensée qu'un sujet si éminent songeait à entrer chez eux. Les portes du couvent lui furent donc toutes grandes ouvertes, et il fut admis à prendre le saint habit de Notre-Dame du Carmel, l'an 1563, à l'âge de vingt et un ans. En se revêtant des saintes livrées du Carmel, Jean Yépès prit le nom de Jean de Saint-Mathias. Les supérieurs qui l'avaient reçu ne se doutaient pas qu'ils venaient d'introduire parmi eux le futur réformateur de leur Ordre (X), (1).

(1) Voir Jérôme de Saint-Joseph, l. c. p. 40-42. — Dosithée de Saint-Alexis, l. c. p. 13-14.



NOTRE jeune novice commença sa vie nouvelle avec beaucoup de courage et de ferveur. Le cœur tout embaumé par la paix et la joie du Saint-Esprit, et désireux de se rendre de plus en plus agréable à Dieu, Jean se préoccupa tout d'abord d'étudier la Règle de son Ordre, afin de la connaître et de pouvoir l'observer avec toute la perfection possible. Il découvrit ainsi que la société religieuse à laquelle il appartenait, tout en professant la règle donnée par saint Albert, patriarche de Jérusalem, ne la suivait pas selon la teneur primitive observée par les anciens religieux du Mont Carmel, ni même selon l'explication qu'en donna un peu plus tard le pape Innocent IV, qui la mitigea en plusieurs points d'importance secondaire. Il reconnut encore que l'on observait seulement la règle corrigée et mitigée par le pape Eugène IV, qui avait dispensé d'un certain nombre d'observances plus rigoureuses et altéré plusieurs autres.

Enfant, adolescent, jeune homme, notre saint avait toujours mené une vie non seulement très fervente mais encore très mortifiée. Aussi, en entrant dans le cloître, loin d'avoir à se plier à un genre de vie plus recueilli et plus austère, il se trouvait au contraire en face d'une régularité modérée qui ne convenait guère

à cette âme avide de perfection absolue et ne rêvant qu'à se donner à Dieu sans réserve. Il consulta ses supérieurs, qui, témoins des magnanimes désirs de ce jeune religieux, lui permirent de pratiquer toutes les observances primitives.

Muni de cette permission, le frère Jean ne mangeait jamais de viande et jeûnait depuis l'Exaltation de la sainte Croix, qui se célèbre le 14 septembre, jusqu'à la fête de Pâques. Il observait également le silence depuis les Complies du soir jusqu'après l'office de Prime du lendemain. Ce qui attirait surtout son attention, c'était le chapitre de la règle qui ordonne de prier jour et nuit, retiré dans la cellule : là il découvrit la substance même de la vie du Carmel. Sa cellule était étroite et inconfortable, son habit et tout ce qui était à son usage respiraient la plus stricte pauvreté. Bref c'était déjà la Réforme qu'il inaugurerait à lui seul et pour son compte, en attendant le moment de la répandre parmi ses frères (XI).

L'année de probation terminée, il fit profession dans ce même couvent de Sainte-Anne de Medina, l'an 1564, entre les mains du très révérend Père Provincial, le Père Ange de Salasar (1).

(1) Voir Jérôme de Saint-Joseph, l. c. p. 46-51.



IL ETUDIE LA REGLE PRIMITIVE DE SAINT ALBERT



AU COLLEGE CARMELITAIN DE SALAMANQUE



LES supérieurs de saint Jean de la Croix ayant pu se rendre compte des éminentes qualités de son esprit, voyaient en lui une gloire future de leur Ordre, et désiraient qu'il poussât aussi loin que possible ses études sacrées. Aussi, à l'issue de son noviciat, l'envoyèrent-ils les continuer à Salamanque dans le collège carmélitain de Saint-André (1). De son couvent, Jean de Saint-Mathias se rendait régulièrement aux cours universitaires. Son nom figure quatre fois aux registres d'immatriculation de l'université: de 1564 à 1565, de 1565 à 1566 et 1566 à 1567 comme « Artien »; et de 1567 à 1568 comme « Théologien » (2). Le religieux dominicain qui occupait alors la chaire théologique dite « Prima », Mancio de Corpus Domini, était grand admirateur de saint Thomas et utilisait de préférence dans ses cours les commentaires de Cajetan (3). Le collège de Saint-André lui-même était un milieu carmelitano-dominicain. Saint Jean de la Croix demeura toute sa vie fidèle aux principes scolastiques dont il s'imprégna à Salamanque. Ces principes soutinrent ses élans mystiques

et firent plus tard la richesse de sa doctrine (4). A l'université de Salamanque comme autrefois à Medina, il devança de beaucoup tous ses nouveaux condisciples. Durant ses études théologiques, il fut élu président des étudiants, charge qui ne se conférait qu'au plus fort d'entre eux et qui l'obligeait à faire, devant ses camarades, de véritables leçons (5).

Mais ce qu'on admirait encore plus que ses rapides progrès dans la science, c'était sa sainteté. Il s'était choisi une cellule étroite que tous ses confrères avaient refusée. Jean y trouvait un précieux avantage, car de sa petite fenêtre il pouvait voir l'église et même le tabernacle (XII). Il obtint de son prieur, la permission de suivre, même en communauté, tous les points prescrits par la Règle primitive, confirmée par Innocent IV. Il ne se dispensa jamais de l'office du chœur, s'y rendant toujours le premier et en sortant le dernier. Il en était de même pour tous les autres points de la règle, où il ne cessa de montrer la plus parfaite exactitude. Dans l'abstinence, les veilles, les jeûnes, le silence, la retraite et la pratique d'une pauvreté absolue, il surpassa de beaucoup les moines les plus réguliers (6).

(1) Jérôme de la Croix, déposant le 30 août 1627, dans le procès de l'Ordinaire, à Jaén.

(2) *Archives de l'université de Salamanque*, 1564-1565, fo 17 v^o; 1565-1566, fo 12 v^o; 1566-1567, fo 17 v^o; 1567-1568, fo 16 r^o. — *Procesos de catedras*, liasses 68 et 71, colonne 1, ligne 10; colonne 2, ligne 18.

(3) R. P. Cuervo, *Historiadores del Convento de San Esteban de Salamanca*, Tom. I et II, Salam. 1914, Tom. III. id. 1916.

(4) Au livr. II de la *Montée du Carmel*, ch. XXII, p. 172 (éd. crit.) il cite saint Thomas sur les états mystiques d'exception, et dans le *Cantique*, p. 4 (éd. crit.) le Saint dit qu'il espère n'avoir pas fait œuvre vaine de s'expliquer en recourant aux raisonnements de la théologie scolastique.

(5) B. N. M., ms. 13460, Livr. I, cap. 4. — *Etudes Carmelitaines*, n^o du 15 juillet 1913, p. 320, note.

(6) Joseph de J.-M., l. c., ch. IV.



E fut dans cette sainteté de vie, et au milieu de ses progrès dans les sciences sacrées, que Jean de Saint-Mathias atteignit sa vingt-cinquième année. Ses supérieurs le jugèrent digne d'être promu au Sacerdoce. Le Saint s'y refusa longtemps, pénétré qu'il était de son insuffisance absolue à une si sublime dignité. Il était soutenu dans cette décision par l'exemple de plusieurs Saints que leur profond respect pour ce divin Mystère en avait éloignés pour toujours. Son humble résistance toutefois ne put prévaloir contre la volonté de Dieu et il dut se rendre aux ordres de ses supérieurs. Après son ordination, l'obéissance le reconduisit au couvent de Sainte-Anne à Medina del Campo, à l'effet de donner à sa mère et à ses anciens amis la consolation d'assister à sa première messe.

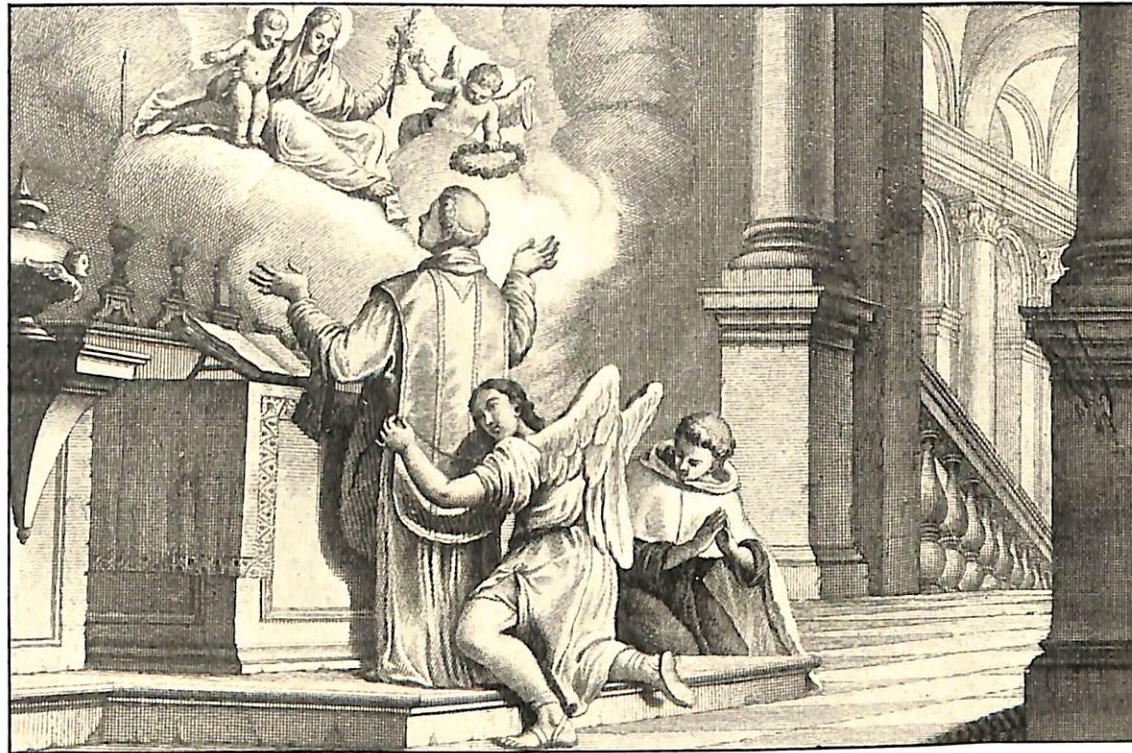
Lors de la célébration des saint mystères, pendant qu'il élevait l'Hostie consacrée, il entendit une voix douce et pénétrante qui lui annonçait l'incomparable don de sa confirmation en grâce (XIII). La vie de notre Saint nous est une preuve évidente qu'il avait obtenu cette précieuse faveur ; car il la passa toute entière dans une parfaite pureté, exempt de tout péché mortel. Mais, ce qui le prouve encore mieux, c'est son propre témoignage. Voici le fait, déposé dans le procès de sa canonisation, et sous la foi du serment, par la vénérable

Mère Anne-Marie de Jésus, religieuse du monastère de l'Incarnation d'Avila. Le Saint lui avait confié que, lors de sa première messe, il avait supplié Notre-Seigneur qu'après l'avoir élevé si haut sans mérite de sa part, il ne l'abandonnât jamais en le préservant de toute faute mortelle. Cette prière plut au Seigneur, qui lui assigna la pénitence de tous les péchés dont il le préservait. Le Saint, en effet, lui avait demandé d'être préservé du péché, mais non de la peine due à ces péchés. Cette religieuse déposa, en outre, qu'ayant demandé au Saint s'il croyait avoir été exaucé, celui-ci lui répondit ingénument qu'il le croyait avec la plus entière certitude (1).

Ainsi ce don de la confirmation en grâce, privilège si rare, comme nous l'enseigne le Concile de Trente (2), que personne ici-bas, à moins d'une révélation particulière, ne peut se flatter de l'avoir obtenue, Dieu l'avait accordé aux prières et aux vertus de notre jeune Saint. Pour rendre sensible cette faveur éminente mais invisible, l'artiste, s'inspirant de ce qui était arrivé autrefois à l'angélique Thomas d'Aquin, a imaginé un ange qui ceint d'un cordon d'innocence les reins du nouveau prêtre.

(1) Déposition dans le procès de l'Ordinaire, à Avila, le 27 juin 1616.

(2) Sess. VI, can. 16.



LES PREMICES DE SON SACERDOCE A MEDINA



SAINTE THERESE PRIE DIEU DE LUI ADJOINDRE JEAN DE S. MATHIAS



APRÈS avoir célébré sa première messe, Jean de Saint-Mathias retourna à Salamanque pour y achever ses études. Cependant depuis quelque temps la vie du Carmel ne lui semblait ni assez retirée, ni suffisamment contemplative, pour contenter ses attrait de silence et d'oraison. Il résolut donc de quitter les Carmes pour entrer chez les Chartreux. Déjà il avait obtenu les autorisations nécessaires et se préparait à exécuter son projet, quand Dieu se servit de lui pour aider sainte Thérèse à rendre à l'Ordre du Carmel son antique ferveur. Notre sainte Mère venait d'introduire la Réforme parmi les religieuses de son Ordre, et elle voulait l'accomplir également en faveur des religieux. Déjà le Général des Carmes, Jean Baptiste Rossi, lui avait accordé la faculté d'exécuter son dessein, et elle cherchait maintenant un homme robuste, actif, très intelligent, doué de toute la grandeur d'âme et de toute la constance nécessaire pour réaliser son œuvre. Toutes ces qualités éminentes elle les trouverait réunies dans le Père Jean de Saint-Mathias.

En 1567, sainte Thérèse reçut à Medina la visite d'un ancien religieux de l'Ordre : le Père Maître Pierre de Orozco. Il avait entendu parler du projet de la Sainte, mais trop âgé lui-même pour y coopérer personnellement, il voulut lui recommander pour cette œuvre, un jeune religieux, son compagnon de voyage, qui étudiait encore à Salamanque. Ce religieux n'était

autre que le Père Jean de Saint-Mathias. Notre sainte Mère pria le Père Orozco de le lui envoyer le lendemain ; et, en attendant, elle passa la nuit en oraison, luttant avec le Ciel comme elle savait le faire quand elle voulait obtenir une grâce à tout prix. « **Seigneur, s'écria-t-elle, il nous faut le Père Jean (XIV)** ». Le lendemain, en effet, le jeune religieux se présenta humblement au parloir. Interrogé par la Sainte, il lui fit connaître en peu de mots son genre de vie, avec les exercices de pénitence qu'il avait librement embrassés pour se rapprocher de la ferveur exigée par la première Règle. Il ajouta que Dieu lui inspirait un désir irrésistible de se retirer dans la solitude et qu'il allait suivre cet attrait en se rendant à la Chartreuse. « Mon Père et mon fils, s'écria Thérèse transportée de joie, prenez patience, je vous en prie ; attendez un peu. Renoncez à la Chartreuse, car nous préparons dans notre Ordre même une Réforme qui pourra vous satisfaire. Si vous voulez y travailler, je puis vous assurer que vous recevrez de grandes grâces et de plus vous rendrez un service signalé à la très Sainte Vierge votre Mère ». Le Père Jean lui-même au comble du bonheur, promit à Thérèse de faire tout ce qu'elle dirait, pourvu que le délai demandé ne fût pas long. Elle lui donna bon espoir et ils se séparèrent (1).

(1) Voir Jérôme de Saint-Joseph, l. c. ch. VII, p. 61-65. — Dosithée de Saint-Alexis, l. c. Livr. I. p. 69-73. — Sainte Thérèse, *Fondations*, ch. III. Les œuvres de sainte Thérèse sont citées suivant la traduction des Carmélites de Paris, 1907-1910.



SAINTE Thérèse n'était pas moins pressée de commencer la réforme des religieux que le Père Jean de la suivre ; néanmoins elle crut nécessaire de laisser, quelque temps encore, son petit Sénèque (c'est ainsi qu'elle l'appelle) aux études de théologie.

Au commencement d'août 1568, sainte Thérèse quittait Medina del Campo pour entreprendre la fondation de Valladolid. Il fut convenu que Jean de Saint-Mathias, qui se trouvait de nouveau à Medina, suivrait la Sainte à la nouvelle fondation, afin de « prendre connaissance du genre de vie mené dans les monastères de la jeune Réforme (1) ». Ainsi son noviciat commençait sous la direction de celle qu'on appelait alors la Mère fondatrice.

On arriva à Valladolid le jour de la Saint-Laurent. Les religieuses étant obligées par la force des choses à demeurer plusieurs jours sans clôture, il était donné à Thérèse de voir et d'entretenir le Père Jean, et plus à loisir et plus souvent. « Elle ne négligeait rien, écrivait-elle, pour instruire ce religieux de toute notre façon de faire, de telle sorte qu'il connût à fond chacune de nos pratiques, tant pour la mortification que pour la cordialité des rapports et la manière dont nous passons les récréations communes. Dans ces récréations

(1) *Sainte Thérèse, Fondations*, ch. X.

toutes choses sont si bien combinées, qu'on y apprend à connaître ses défauts, tout en se délassant quelques moments, en vue de mieux porter l'austérité de la Règle. Ce père avait tant de vertu, que j'aurais eu, pour ma part, beaucoup plus à apprendre de lui, que lui de moi. Mais ce n'est pas ce qui m'occupait alors : je ne songeais qu'à l'instruire de tout ce qui s'observe parmi nos sœurs (XV) (2) ».

Si c'était chose nouvelle de voir un prêtre, un religieux formé à la vie monastique par la main d'une femme, celle-ci fût-elle une sainte Thérèse ; cette dernière, comme nous venons de l'entendre, n'avait garde de méconnaître les vertus et les lumières du jeune Saint qui se faisait si humblement son disciple. Si elle ne lui confiait pas, dès lors, le soin de sa propre conscience, elle voulut du moins qu'il dirigeât plusieurs des jeunes sœurs qui débutaient dans la vie religieuse, au Couvent de Valladolid.

Jean sut se montrer digne de toute la confiance que lui témoignait la Mère Fondatrice. Thérèse elle-même put constater combien son disciple était déjà mûr pour ce ministère et à quel point il savait, dans ses rapports avec les âmes, unir, à la fermeté et l'autorité nécessaires, la plus humble et la plus charitable douceur.

(2) *Fondations*, ch. XIII.



IL ACCOMPAGNE SAINTE THERESE A LA FONDATON DE VALLADOLID



IL AMENAGE LE PREMIER ABRI DE LA REFORME



SAINTE Thérèse songeait depuis quelque temps à établir des couvents de Carmes réformés, lorsqu'un habitant d'Avila, Raphaël Meija Velasquez, qui avait entendu parler de ses projets, lui offrit une pauvre maison à Durvelo, une vraie cabane de paysans, dans un hameau de vingt feux. Au mois de juin suivant, Thérèse résolut de s'y rendre avec une compagne et Julien d'Avila. On erra pendant de longues heures, personne ne sachant indiquer aux voyageurs l'emplacement du village. Enfin, après bien des tâtonnements, à la tombée de la nuit, on finit par découvrir dans un repli de terrain, l'humble mesure. Elle offrait un aspect si peu engageant, par suite de son extrême malpropreté, que nos visiteurs ne voulurent pas se hasarder à y passer la nuit. La religieuse qui accompagne Thérèse lui dit : « Je vous assure, ma mère, que l'esprit le plus fervent du monde trouvera ceci intolérable, je vous en prie n'en parlez plus ». Thérèse ne se rend pas : elle connaît le Père Jean et elle est sûre qu'il ne trouvera rien à redire d'une installation à Durvelo.

Pendant que les ouvriers travaillaient à clôturer le couvent de Valladolid, la Mère fondatrice avait instruit Jean de Saint-Mathias de toutes les particularités de la Réforme. Le moment venu où elle crut n'avoir plus rien à enseigner à son disciple, elle permit à celui-ci de quitter Valladolid pour aller aménager le premier abri de la Réforme des Carmes. Notre Saint partit donc

pour Durvelo, le 30 septembre 1568. Il était accompagné d'un ouvrier de Valladolid que Thérèse lui avait adjoint (1), et tous deux firent de leur mieux pour donner à la chaumière de paysan une apparence de monastère. La maisonnette consistait en un portail, un grenier, une chambre à alcôve et une petite cuisine. Le portail fut transformé en chapelle, le grenier en chœur et la chambre en dortoir. Jean de Saint-Mathias utilisa ici l'habileté manuelle que lui avait laissée l'apprentissage des métiers à Fontiveros et à Medina. Avec l'ouvrier, après avoir déblayé le sol, il éleva des cloisons, ouvrit des portes et des fenêtres (XVI). La nuit vint avant qu'ils eussent songé à se reposer ou à prendre un peu de nourriture. Jean envoya le jeune homme quêter dans le voisinage quelques morceaux de pain, et le serviteur de Dieu sut les assaisonner de tant de bonne humeur que l'ouvrier ne fut pas un instant tenté de se plaindre de la frugalité du repas.

A l'aube du jour, après avoir célébré la sainte Messe, il posa sur l'Autel l'habit que sainte Thérèse avait coupé et cousu de ses propres mains ; il le bénit et s'en revêtit, ainsi que d'un scapulaire et d'un capuchon étroit. Un manteau en laine blanche acheva son costume qui lui laissait les pieds entièrement nus (2).

(1) Sainte Thérèse, *Fondations*, ch. XIII, XIV.

(2) Voir Jérôme de Saint-Joseph, l. c. p. 69-74. — Dosithée de Saint-Alexis, l. c. p. 79-84.



APRÈS une nuit, durant laquelle le jeune ouvrier de Valladolid se reposa de toutes ses fatigues, tandis que Jean l'avait passée presque toute entière à faire oraison, ils se remirent à la besogne et tout fut bientôt terminé. Il est vrai que la décoration des différentes pièces était des plus simples. Les seuls ornements qu'on y voyait étaient des croix formées de bois brut, des têtes de mort et des images en papier.

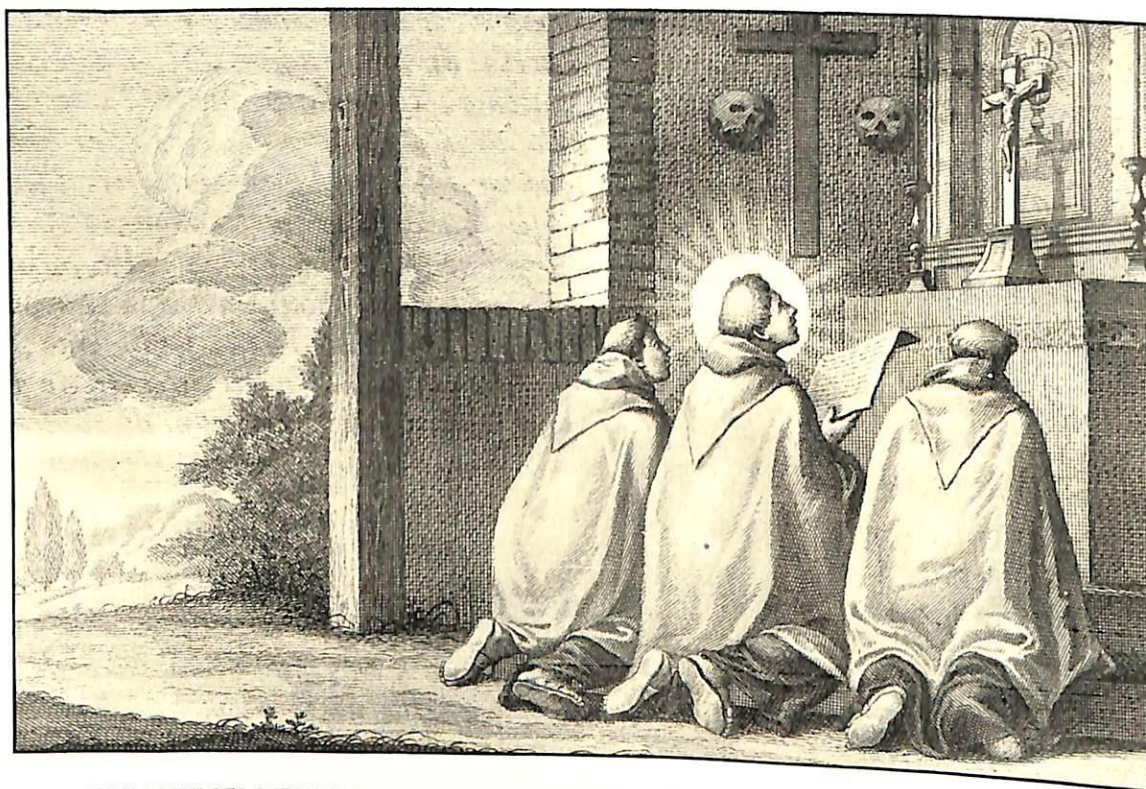
Les bons paysans de Durvelo accouraient pour admirer dans leur surprise ce couvent tel qu'ils n'en avaient jamais imaginé et ce Saint comme on n'en avait jamais vu. Ils s'attendrirent quand ils virent le nouvel ermite apparaître parmi eux, l'air tout heureux ; et quand le Père leur adressa doucement la parole, tous les cœurs s'ouvrirent avec une confiance sans bornes en ce petit Saint qui portait sur son jeune front la marque des grands amis de Dieu. Son ermitage devint un lieu de pèlerinage populaire : les habitants d'alentour y accoururent après ceux de Durvelo. Ils assistaient à la Messe du Père Jean, puis s'asseyaient autour de lui, le priant de leur parler de Dieu (XVII). Avant de retourner à leurs maisons, ils examinaient les moindres coins de sa chapelle, les croix de bois, les têtes de mort, les inscriptions pieuses : tout, jusqu'à la petite cloche, excitait leur dévotion.

Notre Saint, tout en accomplissant avec exactitude les devoirs d'un institut voué principalement à la contemplation, ne négligeait en rien ceux de la vie active et apostolique. Bien que n'occupant qu'un rang secondaire, ces derniers n'en sont pas moins inséparables de la vie du Carmel. Aussi, enflammé d'un zèle apostolique, et à l'exemple d'Elie, qui n'était vêtu que de peaux et qui étonnait le monde par la rigueur de sa pénitence, Jean, avec son costume un peu étrange, se rendait dans les environs pour y prêcher, confesser, instruire les habitants, pauvres paysans qui ne savaient rien ou presque rien de la doctrine chrétienne. Le Saint marchait pieds nus : ni les vents, ni les pluies, ni la neige, ni la glace ne l'arrêtaient. Il ne reculait devant aucun obstacle. Muni d'un morceau de pain, il s'arrêtait au bord de quelque ruisseau et se trouvait ainsi à même d'apaiser sa faim et sa soif. La modestie de son extérieur et son affable charité lui gagnaient l'estime de tous. Il est inutile de raconter les merveilles que sa parole, autorisée par de tels exemples, produisit en peu de temps : il suffit de dire que les habitants de Durvelo en furent transformés (1).

(1) Voir Jérôme de Saint-Joseph, l. c. p. 74-80. — Dosithée de Saint-Alexis, l. c. p. 82-88. — Alphonse-Marie de Jésus, *Vie*, ch. III.



IL EVANGELISE LES ALENTOURS DE DURVELO



RENOUVELLEMENT DES VŒUX DEVANT LE SAINT SACREMENT



Il y avait déjà près de deux mois que le Père Jean résidait seul à Durvelo, lorsque le Père Antoine de Heredia vint l'y rejoindre, dans les premiers jours de novembre. Il était accompagné de deux autres religieux ; l'un, prêtre déjà âgé, qui ne prit pas l'habit des Déchaussés et n'eut d'autre part à la Réforme que de réciter l'office avec les Pères Jean et Antoine ; l'autre, simple frère convers, et qui devait servir les religieux du chœur. Ce renfort arriva le 27 novembre 1568.

Le lendemain, à l'aube, après avoir célébré la sainte Messe, tous trois se prosternèrent devant le Saint Sacrement, renouvelèrent en termes émus leur profession solennelle, et renoncèrent désormais, en tout et pour toujours, aux adoucissements apportés jadis à la Règle (XVIII). Comme signe de leur nouvelle vie, ils changèrent de nom et s'appelèrent Jean de la **Croix**, Antoine de **Jésus** et Joseph du **Christ** : si bien qu'à eux trois, ils formaient le nom de **Jésus-Christ crucifié**, lequel résumait le genre de vie du nouvel institut. Ainsi, l'Ordre illustre du Carmel recouvrait sa première splendeur le 28 novembre 1568. Le Père Antoine de Jésus, le religieux le plus âgé fut élu prieur ; le Père Jean de la Croix sous-prieur ; et le Frère Joseph fut tout à la fois sacristain et portier (1).

Pendant le carême de 1569, un matin, sainte Thérèse

passa par Durvelo. Le Père Antoine est occupé à balayer devant la porte de l'humble sanctuaire avec ce gai visage qu'il a toujours. « A mon entrée dans la chapelle, raconte la Sainte, je fus saisie d'admiration en constatant l'esprit de dévotion que Dieu y avait répandu... Deux marchands... qui m'avaient accompagnée... ne faisaient que pleurer. Mais aussi, il y avait là tant de croix ! tant de têtes de mort !... Le chœur formé par l'ancien grenier, était un peu plus élevé vers le milieu, ce qui permettait aux pères d'y réciter les heures... Mais pour y entrer, il fallait beaucoup se courber. Aux deux angles qui donnaient sur la chapelle, se trouvaient deux petits ermitages... on y touchait, en quelque sorte, le toit de la tête. Deux petites fenêtres avaient vue sur l'autel, deux pierres servaient de chevet et chacun des religieux avait là sa croix et sa tête de mort. J'ai su qu'ils ne se retiraient point après matines, mais demeuraient au même lieu, en oraison, jusqu'à prime. Leur oraison était si profonde que parfois, se levant pour aller à prime, leurs habits se trouvaient couverts de neige (2).

« La sainte Mère voulut régler cette grande mortification par la prudence. Mais ces pères, dit-elle, ayant les vertus qui me manquaient... continuèrent leurs pénitences. Je les quittai l'âme inondée de consolation (2) ».

(1) Voir **Jérôme de Saint-Joseph**, l. c. p. 74-76. — **Dosithée de Saint-Alexis**, l. c. p. 87-91.

(2) *Fondations*, ch. XIV.



DÈS 1569, le Père Antoine de Jésus ne résidait plus à Durvelo que d'une manière intermittente ; sainte Thérèse l'avait appelé à Pastrana et le Père Jean de la Croix demeurait supérieur intérimaire. Avant son départ, le Père Antoine avait chargé son cher et saint confrère, du soin si délicat de former les novices qui se présentaient en assez grand nombre pour embrasser la nouvelle Réforme. Ainsi la première génération du nouveau Carmel eut pour maître, notre Saint. Il avait d'ailleurs reçu du ciel des grâces toutes particulières pour conduire ces jeunes âmes et exercer sur elles le plus puissant et le plus heureux ascendant. Ceux qui ne le connaissaient pas encore, le craignaient un peu et appréhendaient de vivre avec lui à cause de sa haute sainteté et de la réputation de rigidité qui s'attachait à son nom. Cependant une fois qu'on l'avait vu à l'œuvre, n'omettant jamais de reprendre les coupables, mais le faisant en même temps avec tant de tact, de charité et de bonne grâce, on se sentait porté à se corriger et on ne voulait plus le quitter. Il dirigeait ses novices vers la perfection graduellement et chacun d'après son caractère, si bien qu'il sortit de ce noviciat des hommes d'oraison et de très grande vertu, parmi lesquels nous citerons le vénérable Père Ferdinand de Sainte-Marie, premier Général de la Congrégation d'Italie.

Ce n'étaient pas seulement les villageois qui accou-

raient auprès des solitaires de Durvelo. Les gentilshommes de la contrée étaient attirés eux aussi par ce qu'ils entendaient dire du zèle et des vertus de ces saints religieux. En retour de l'assistance qu'ils en recevaient, ces nobles voisins voulurent leur procurer des maisons plus convenables, où il leur serait facile de recruter de nouveaux membres et de développer leur Ordre. L'un de ces gentilshommes, Louis de Toledo, le 11 juin 1570, les installa généreusement à Mancera, où il leur bâtit un monastère, petit mais régulier, avec clôture, jardin, cellules et église (1).

La charge de maître des novices dont Jean de la Croix s'était acquitté avec tant de talent à Durvelo, il la remplit avec le même zèle, d'abord à Mancera, où les jeunes recrues furent très nombreuses (XIX) (2), et ensuite à Pastrana (30 octobre 1570) où il ne trouva pas moins de 14 jeunes sujets (3). Enfin comme si chacune des premières fondations du nouveau Carmel devait recevoir directement l'esprit de celui qui incarnait l'Ordre en sa personne, Jean de la Croix fut nommé en 1571, recteur du nouveau collège d'Alcalá. Ici encore son court passage laissa des traces profondes. Il y forma des religieux à la fois doctes et saints, jusqu'à ce qu'en 1572, sainte Thérèse l'appela auprès d'elle à l'Incarnation d'Avila.

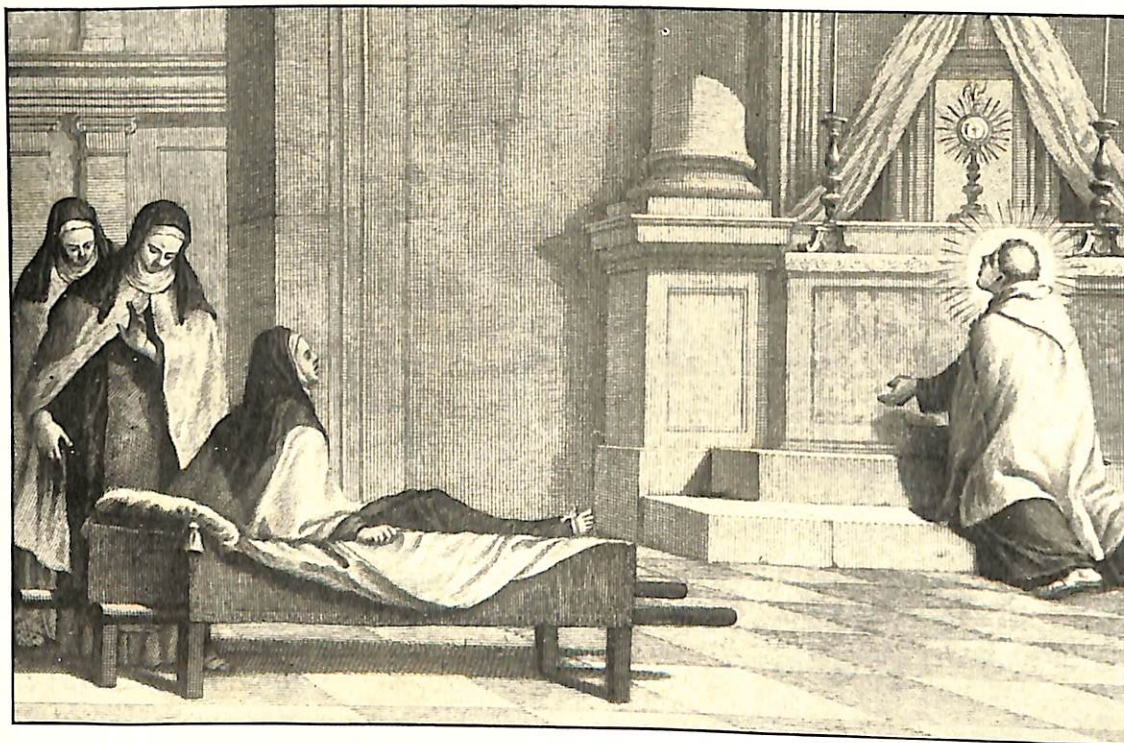
(1) *Sainte Thérèse, Fondations*, ch. XIV.

(2) *Histoire de Sainte Thérèse* d'après les Bollandistes, I ch. XIX, p. 431, note 1.

(3) *Jérôme de Saint-Joseph*, l. c. p. 81.



DIRECTION ET FORMATION DES NOVICES



IL RESSUSCITE UNE RELIGIEUSE A AVILA



U mois d'octobre 1671, sainte Thérèse avait été nommée prieure du couvent de l'Incarnation d'Avila. Saint Jean de la Croix était alors recteur du collège d'Alcala. Cet homme si versé dans les choses spirituelles était vraiment dans son élément au milieu des jeunes âmes qu'il formait moins à la connaissance spéculative du dogme qu'à l'amour de Dieu. Sainte Thérèse chargée de rétablir la discipline primitive dans le monastère de l'Incarnation, demanda et obtint pour confesseur de ses religieuses le Père Jean de la Croix. Celui-ci, heureux de seconder la sainte Mère dans son œuvre de zèle vint s'installer, au début de 1672, avec le Père Germain de Saint-Mathias, dans une maisonnette de planches, située hors de la clôture du monastère. Il y vécut cinq années sans rien changer à ses habitudes du cloître.

Jeune encore, mais déjà d'une expérience consommée, notre Saint montra une aptitude rare pour la délicate fonction de confesseur des religieuses. Il discernait les âmes avec une grande sûreté de jugement, redressait leurs travers, devinait leurs besoins et savait pourvoir à toutes leurs nécessités. Sa parole était si onctueuse qu'elle portait infailliblement les âmes à fuir le vice, à se défaire d'habitudes dangereuses et à pratiquer les vertus les plus difficiles. Dans de telles conditions, le monastère de l'Incarnation se transforma d'une façon étonnante : la dissipation fit place au re-

cueillement, l'insubordination à l'obéissance et le mépris des Règles à leur exacte observance. C'est ce qui faisait dire à sainte Thérèse : « Le Père Jean de la Croix, qui confesse ici, fait le plus grand bien (1) ».

Dieu se plut à récompenser le zèle et la vertu de son fidèle ministre par le don des miracles. Dona Maria de Yera, religieuse de ce couvent, fut un jour frappée de mort subite. Saisies de consternation, les religieuses appelèrent le bienheureux Père et l'une d'elles lui dit : « Est-ce ainsi, Père, que votre Révérence prend soin de sa fille en la laissant mourir sans sacrements ? ». Le serviteur de Dieu ne répondit rien ; mais il s'en alla au chœur, se mit en oraison, et ses instances près de la divine Majesté furent tellement irrésistibles que la sœur défunte commença à donner des symptômes de vie. Les religieuses, transportées de joie à la vue de cette merveille, coururent précipitamment au chœur pour prévenir le Père de ce qui se passait. Celui-ci retourna auprès de sa fille, la trouva en parfaite connaissance et la prépara à paraître devant Dieu. Il la confessa à loisir, lui administra les derniers sacrements, et, après avoir reçu tous les secours de la religion, elle rendit une seconde fois son âme à Dieu (XX), (2).

(1) *Lettre XLII*, Tom. I, trad. cid.

(2) Voir *Jérôme de Saint-Joseph*, l. c. p. 83-88. — *Dosithée de Saint-Alexis*, l. h. 163-171.



VOILA donc sainte Thérèse et saint Jean de la Croix réunis au couvent de l'Incarnation. L'une déclare « que c'est une faveur insigne pour elle d'être auprès de son Père Jean de la Croix » ; l'autre n'hésite pas à renoncer à ses fonctions de recteur du collège d'Alcala pour venir seconder la sainte Mère. La rencontre de ces deux chérubins fut à chacun un des événements les plus sailants de leur existence.

Il est deux qualités que sainte Thérèse réclamait de ses confesseurs. C'était d'abord la science, c'était ensuite une chose plus rare : l'expérience des voies par lesquelles elle-même était appelée. Or c'est un fait pleinement acquis que parmi les nombreux confesseurs qu'elle eut, saint Jean de la Croix est un des rares directeurs dont elle se disait pleinement satisfaite. Elle écrivait : « Il est vraiment le Père de mon âme, et l'un de ceux qui lui ont procuré le plus de bien par leurs paroles... Il est très élevé dans les voies intérieures, et, de plus, il joint la plus grande expérience à une science très profonde (1) » ; et ailleurs : « c'est une âme à laquelle Dieu a communiqué son esprit (2) » ; et encore : « Il a vraiment l'esprit de Notre-Seigneur (3) ».

Sainte Thérèse avait, on s'en souvient, taillé et cousu de ses mains le premier habit de ce carme déchaussé qu'elle appelait son fils et son père. Dans leurs entrevues successives, c'était à qui des deux s'agenouillerait devant l'autre et lui demanderait sa bénédiction.

Leur transcendance surnaturelle s'attestait par des extases communes : Un jour, en la fête de la Sainte Trinité, ils s'entretenaient de ce grand mystère au parloir du couvent. Thérèse à genoux d'un côté de la grille et le Père Jean assis de l'autre côté. Au milieu de leurs discours, le ciel s'ouvre au-dessus de leurs têtes, et leurs deux âmes, unies dans une sublime contemplation, s'élancent vers le bien Suprême qu'il leur est donné d'entrevoir. A ce moment, la sœur portière, Béatrix de Jésus, chargée de transmettre un message à sa Mère Prieure, frappe à la porte du parloir. Personne ne répond. Elle frappe encore, enfin elle ouvre la porte. Le Saint et la Sainte sont l'un et l'autre élevés au-dessus du sol dans la position qu'ils occupaient auparavant. Jean de la Croix assis sur sa chaise qu'il a inutilement saisie de ses mains pour se retenir à terre et qu'il a au contraire emportée avec lui ; Thérèse toujours à genoux et suspendue dans les airs (XXI). Non seulement sœur Béatrix mais aussi une partie de la communauté fut témoin du double prodige. On ne put en garder entièrement le secret avec la sainte Mère : « Que voulez-vous, mes filles, répondit-elle, dans sa gracieuse humilité ! On ne peut parler du bon Dieu avec le Père Jean. Non seulement il tombe aussitôt en extase, mais il y fait entrer les autres » (4).

(1, 2, 3) Lettres CCL, CCLII, CCLIII, Tom. II, Trad. cit.

(4) Jérôme de Saint-Joseph, l. c. p. 88-91. — Dosithée de Saint-Alexis, l. c. livr. 2^e, p. 176. — Joseph de J.-M., l. c. p. 164-165.



SAINT JEAN DE LA CROIX ET SAINTE THERESE EN EXTASE
AU PARLOIR DE L'INCARNATION



EXORCISME D'UNE RELIGIEUSE



L'ECLATANT succès que remportait saint Jean de la Croix, comme confesseur au couvent de l'Incarnation, engagea plusieurs couvents de religieuses à vouloir profiter des lumières de notre Saint. Sollicité par elles, il dut se rendre à leurs désirs, les visiter, les confesser, leur donner des conférences spirituelles qui firent germer dans ces âmes des fruits de vertu et de perfection. Ce ne fut pas le moindre service qu'il rendit aux communautés religieuses d'y délivrer plusieurs âmes possédées du démon. Quel était le genre de vie de ces monastères, nous l'ignorons ; mais nous savons que notre Saint exerça l'office d'exorciste dans plusieurs couvents et toujours avec le même succès.

Une jeune fille de sept ans avait vu le démon sous la forme humaine, et l'ayant trouvé aussi aimable qu'il lui paraissait beau, elle avait pris un plaisir singulier à sa conversation. Un peu plus tard se produisit une nouvelle apparition. Satan, ayant remarqué la vanité de sa victime, s'offrit à lui apprendre en peu de temps les belles-lettres et les secrets les plus cachés de la nature en échange d'un contrat écrit de son sang par lequel elle s'engagerait à lui appartenir à jamais. Cette âme vaine et remplie d'elle-même accepta une offre qui flattait si bien son ambition. Dans la suite ses parents la firent entrer au couvent. Sous l'habit religieux elle parut tout à fait extraordinaire : elle parlait toutes sortes de langues et expliquait les saintes Ecritures avec une si grande netteté qu'on venait de toutes parts la consulter comme un oracle. Ses supérieurs, ayant re-

marqué que la conduite de cette fille ne correspondait pas aux grâces dont elle semblait favorisée, s'adressèrent au Père Jean de la Croix, dont la sainteté et la doctrine leur étaient suffisamment connues, et le prièrent d'examiner cette religieuse. Le saint homme reconnut aussitôt que cette fille était possédée et fit un premier exorcisme pendant lequel la religieuse fut privée de ses sens ; puis il représenta à cette âme l'énormité de ses fautes et exalta les grandes miséricordes de Dieu. Les paroles du Saint touchèrent le cœur de cette malheureuse, qui pria le serviteur de Dieu de la délivrer de son mal : ce qu'il promit. Quelques heures après cette entrevue, le démon, prenant la figure du Saint, vient trouver la religieuse au parloir, et lui persuade qu'il lui est impossible de la retirer de la puissance de Satan après la promesse écrite qu'elle lui a faite. A ce moment Jean de la Croix est en oraison et le Seigneur lui révèle ce qui se passe. A l'instant, il court au monastère, monte au parloir et à sa vue le diable disparaît, laissant la pauvre fille dans un état voisin du désespoir (XXII). Le Saint en profita pour faire ressortir aux yeux de cette âme affligée la malice du démon et son peu de pouvoir, puisqu'il était obligé de fuir devant un pauvre religieux comme lui. Il lui parla aussi de la bonté de Dieu, qui lui envoyait le remède à son mal alors qu'elle le méritait le moins. C'est ainsi qu'il réussit à faire rentrer cette âme en elle-même et à lui donner du courage.



PENDANT comme le serviteur de Dieu craignait quelque nouveau stratagème de la part du démon, il voulut dans ce moment même achever de le terrasser. Toutes les religieuses, averties par la tourière, étaient accourues. Alors le saint homme continua ses exorcismes et ordonna de nouveau à Satan de laisser la pauvre fille en repos et de rendre la cédula qu'elle lui avait donnée. Celui-ci, après avoir avoué que sa victime était possédée par trois légions de démons, dont le principal était Lucifer lui-même, agita si violemment la patiente que les religieuses glacées d'effroi prirent la fuite. Le religieux qui assistait alors le bienheureux Père allait en faire autant, si celui-ci ne l'eut arrêté et encouragé à ne rien craindre, lui prêtre du Seigneur. Les princes des ténèbres quittèrent enfin la pauvre religieuse avec un bruit épouvantable et rendirent le papier que le Père prit et jeta au feu (XXIII). Ce fut la délivrance complète, selon l'âme et le corps, de la moniale cette fois pleinement convertie. Les religieuses pénétrées de reconnaissance et se rappelant que le grand évêque de Césarée avait accompli une semblable merveille, proclamèrent le confesseur de l'Incarnation un **second Basile** (1).

(1) Voir Jérôme de Saint-Joseph, l. c. p. 99-105. — Dosithée de Saint-Alexis, l. c. 183-188.

La Mère Inès de Jésus, carmélite déchaussée, prieure à Medina, avait écrit à sainte Thérèse au sujet d'une de ses religieuses que l'on croyait également possédée. La sainte Réformatrice, encore sous l'impression de l'événement que nous venons de raconter, lui répondit, du couvent de l'Incarnation, l'an mil-cinq-cent-soixante-douze : « Ma fille, la maladie de cette religieuse m'afflige beaucoup. Je vous envoie le Père Jean de la Croix pour qu'il la guérisse. Il a reçu de Dieu le don de délivrer les corps possédés du démon ; il vient de chasser ici même, à Avila, trois légions d'esprits mauvais. Il leur a commandé au nom du Seigneur de dire leur nom, et aussitôt les démons lui ont obéi (2) ».

Bien d'autres exemples encore, qu'il serait trop long de citer, montrent que le Seigneur avait accordé à son fidèle serviteur, entre autres dons gratuits, une lumière spéciale pour discerner les esprits, et une puissance prodigieuse sur l'enfer.

■ ■ ■

(2) Lettre XLII, Tom. I, Trad. cit.



EXORCISME D'UNE RELIGIEUSE (Suite)